

## LA GRANDE DAME DE L'HISTOIRE

par Claudia ERAO

UNE JEUNE FILLE,  
MARGUERITE YOURCENAR

### ACTE I

JEUNE FILLE : Il fait sombre ici. Les mots s'éteignent quand j'aurais voulu parler. Qui devrait être ici ? J'ai compris. J'ai compris qu'écouter une voix est plus honnête que de la reproduire. Je vous demande pardon. J'ai besoin de cette infidélité... Je le veux. C'est tellement ancien et platonicien de demander à un dialogue de revivre.

*Elle s'assied, la pluie tombe, le ciel reproduit en grand la pluie de ses yeux. Le sens vaste des larmes. Tellement vraies, tellement seules, comme ça et c'est tout...*

JEUNE FILLE : J'ai perdu le fil de mon discours. Je me suis distraite à mille arrêts et deux mille pensées. J'ai tellement cherché... encore plus. Je suis allée dans des zones lointaines et j'ai un peu perdu la raison. L'idée de toi est restée la même. Tu n'es pas là pour me rassurer. Je foulais les traces laissées par tes pieds pour en avoir le rythme. J'observais les sources pour comprendre le dynamisme de tes idées. Je n'ai pas pu te parler. C'était le seul désir que j'avais à exprimer.

*Elle ramasse une poignée de terre et la disperse dans un souffle.*

JEUNE FILLE : La terre sera légère pour toi ; tu n'es plus. Non, tu existes toujours. Tu es dans le sang à cause de l'amour et non pas de la généalogie. Tu es tombée dans l'oubli quand je dors ou dans mes mains quand je vis. Dans une époque aussi avare, j'ai choisi. Toi qui les vaux tous. Toi, forte, qui en me berçant dans ta force, m'as peut-être rendu la mienne.

*La jeune fille s'assied, attend, bien qu'elle n'attende personne.*

*Une voix. Un long soupir.*

YOURCENAR : Que reste-t-il de nous ? Des éclats d'un même cristal ! Seule la vieillesse de la mémoire peut répondre.

JEUNE FILLE : Qui parle ? Qui parle ? Répondez...

*Une femme avance, elle est calme, paisible.*

YOURCENAR : Une voix, jeune fille. Une vie passée à l'entonner, à dire juste, je veux croire, rien de plus. Je cherchais le jeu contre le grand silence de la page. Tu sais, je voulais les pensées qui pensent et aussi celles qui se taisent à elles-mêmes.

JEUNE FILLE : Qui êtes-vous ? *La jeune fille risque l'impudence, très émue.*

YOURCENAR : Celle qui a pris le risque de demander à être écoutée par Hadrien, l'empereur. Parle-moi, je me suis adoucie au sel de ta souffrance. Allons... Parle-moi maintenant.

JEUNE FILLE : Mon esprit se brouille. Chaque chose se mélange à l'intérieur d'une autre. C'est un chaos. Un vertige.

YOURCENAR : Laisse que la chaleur passe, c'est le désordre du cœur !

Tu as lu mes pages avec trop d'ardeur. Oui, tu as cru aux vérités fragiles que j'y ai écrites. Moi aussi, bien que misant sur la première racine, je me suis salie avec les couleurs des scènes... *En montrant ses mains*. C'est vrai, je contaminais chaque scène avec la caresse de mes doigts. Tu les vois. Les empreintes du potier restent toujours, les impuretés sérieuses ou moins sérieuses de son goût.

JEUNE FILLE : Je respire encore avec difficulté.

*Elle allonge prudemment une main vers la femme, sans la toucher, dans le doute qu'elle puisse s'en aller. Tout simplement disparaître comme elle est arrivée.*

YOURCENAR : C'est étrange de te rencontrer. Un lecteur qui ne m'a pas lue pour me flatter ou me juger, non, qui voulait croître. Ainsi, tu as pris et filtré mes constructions, les examinant jusque dans leurs cellules. En partant de moi, tu as ajouté le mélange imprévisible de tes opinions. Regarde-toi. On dirait qu'on voit un enfant, non pas l'image morte d'un portrait.

JEUNE FILLE : Il y a des années que je n'arrive pas à abandonner vos livres.

YOURCENAR : On a souvent besoin d'enquêter sur l'intelligence et les façons de faire d'un autre. De passer, appartenant à quelqu'un, pour appartenir à soi-même par la suite. Courage ! Dis-moi comment c'était.

JEUNE FILLE : C'était... je ne sais pas.. s'introduire dans la scène d'un tableau, parcourir son architecture, émue par son harmonie. Se sentir prise par sa beauté. Ensuite, s'asseoir et dessiner, en éduquant les yeux à être stupéfaits. Et étudier, le faire lentement, oui... pleine d'admiration.

YOURCENAR : Je comprends, c'est comme regarder l'image dans un miroir, prendre note que les mots, avec ta respiration, peuvent seulement l'offusquer. Le miroir n'est pas là pour ta vanité. S'il l'était et que c'était notre image la seule à nous plaire, on trébucherait dans la folie de Narcisse. Celle de laquelle Ovide parle avec tant de popularité ; mais, si le miroir était le seul moyen pour traverser notre visage et dans celui-ci, le visage d'un autre, d'un autre qui n'est pas là ?

Eh bien, ce serait le Narcisse caché d'un autre auteur grec : Pausanias.

JEUNE FILLE : Je ne connais pas cette version.

YOURCENAR : Selon Pausanias, Narcisse n'était pas un aliéné qui se satisfaisait de lui-même. Narcisse était amoureux de sa sœur qui est morte ; s'il continue à se scruter, il le fait uniquement pour l'évoquer. Maintenant, laissons donc qu'il perde son nom, Narcisse, en le faisant étreindre l'homme qui est en nous, comme le raconte un passage de la mystique de Saint Jean de la Croix. L'homme qui se traverse. Qui se cherche en partant de lui-même, sans s'arrêter à lui-même, un homme ayant le rare empressement d'être homme et c'est tout.

JEUNE FILLE : Vous avez choisi Hadrien et Zénon.

YOURCENAR : Ce n'est pas tout, il y a eu beaucoup de vies, beaucoup d'aventures ; eux, ils étaient les premiers acteurs... Si je les déshabille, si j'enlève les rides du pouvoir à Hadrien et le don d'être un médecin qui sait guérir à Zénon, je vois deux jambes bien droites à même de porter un grand cœur. Je vois un cerveau qui sent la pulsation des idées et qui ne les oublie pas une seconde plus tard, parce qu'il échappe au risque de les suivre. Je vois un caractère concentré à apprendre à travers les défauts qu'il a, sans les absoudre. Un homme qui mastique de la philosophie, non pas par orgueil, mais seulement pour s'aligner sur elle, au besoin, ce

sont ces hommes-là que j'ai voulu. Ce sont eux que j'ai essayé de comprendre.

JEUNE FILLE : Comment décrire leur grandeur ?

YOURCENAR: En écrivant de ces pensées qu'on voudrait être une partie de nos propres habitudes. Tu sais, on peut, bien entendu, raconter pour divers motifs, quelqu'un pour se leurrer d'y gagner la gloire, quelqu'un pour amuser et faire rêver en cueillant les fruits des nombreux récits qu'il a ou qui l'ont contaminé. Quelqu'un trouve les demandes à l'intérieur de la demande d'une autre vie, quelqu'un parce que c'est le seul moyen qu'il a pour parcourir le labyrinthe. Et écrire est une réaction. Tu réagis aux limites de ta langue, à la grammaire que tu brises encore plus que celle que tu apprends. Tu réagis aux traces des mots qui sont restés après les avoir oubliés.

JEUNE FILLE : Une réaction ?

YOURCENAR : Oui. C'est une volonté intuitive, les philologues ne doivent pas se tromper sur le sujet. Eux, ils aiment les variantes, ils observent les délais et nos peurs humaines d'auteur, bien que cachés derrière leurs commentaires, les projets brillent toujours d'un essai secret, parfois même aveugle, la recherche de pénétrer le mystère du Moi de chaque auteur.

JEUNE FILLE : Madame Yourcenar, votre nom tremble sur ma bouche.

YOURCENAR : Ça ne sert à rien. Ne tremble pas.

JEUNE FILLE : Vous avez souvent parlé de tout le courage qu'ont vos personnages, dites-moi, est-ce qu'ils ne s'unissent pas, peut-être, à l'instant où ils se retrouvent seuls ?

YOURCENAR : Ne te méprends pas, c'est une solitude active que la leur, à laquelle ils arrivent après des années de rencontres justes ou fausses, des années pendant lesquelles l'un a cherché l'autre et plus qu'un. L'un enquêtait parce qu'il avait été d'abord étranger, puis ami. Ils faisaient des comparaisons, non pas pour tenir la comptabilité des coûts ou des différences, tout en soutenant l'échafaudage de leurs amours à l'intérieur des ressemblances. Les points communs.

JEUNE FILLE : Comment atteindre les points communs ?

YOURCENAR : À travers le souvenir sans lequel chaque chose prend la route du chaos. La mémoire, donc, sa loupe qui s'arrête, saute ou qui se fêle, la mémoire est une force qui occupe la dimension de la solitude. C'est la récapitulation, l'ordre. C'est la réflexion. Pourtant si on est seul à se souvenir, on n'est pas seul à vivre.

JEUNE FILLE : La mémoire et l'histoire... vous devez le savoir, j'ai souvent pensé à vous comme à la grande dame de l'histoire.

YOURCENAR : J'ai aimé l'histoire et d'une certaine façon l'histoire m'a répondu. Hadrien est né à partir d'une série de fouilles. Une considération : c'était un homme crucial. Il hérite l'empire, quand l'empire est aux limites de son extension. Tellement grand qu'il risque de s'écrouler. Il le réduit à une proportion et à des frontières qu'il sait encore contrôler. Il n'arrête jamais les constructions et la sculpture, il conjugue le pragmatisme romain avec les syllogismes grecs. Il en fait sa pensée vivante.

JEUNE FILLE : Il a certainement de la passion, Hadrien, c'est un empereur avec de grands sentiments.

JEUNE FILLE : C'est vrai, il se rend fidèle comme le plus humble des amants à un Apollon délicat, fort. Paradoxalement il le balafre. Il efface des statues grecques le visage de marbre, le nez droit, la

beauté d'un Dieu. Il le fait pour y fixer les ressemblances d'un jeune garçon turc : Antinoüs.

Son Apollon et son Antinoüs. L'amour rencontré, l'amour qui périt.

JEUNE FILLE : Vous entrez dans l'âme de vos sujets. Je ne sais pas comment.

YOURCENAR : J'ai demandé à l'histoire de raconter, il a fallu des années avant que les reliques s'ouvrent à un discours. Une utilisation, de quelque façon fidèle, une voix que j'entendais, quand j'avais arrêté, désormais, d'écouter. C'est vrai, l'histoire exige de la patience.

JEUNE FILLE : Oui ?

YOURCENAR : Des traces iconiques allaient s'unir, donner l'idée d'un mouvement. Les paroles dépouillées de Spartianus... perdre Spartianus et son filtre comme chroniqueur pour me passer les fragments à unir. Hadrien. Lui qui est né quand le Christ était tout juste une histoire qui se racontait, les dieux une habitude, Bouddha un récit oriental. Hadrien était seul au carrefour, il en était conscient.

JEUNE FILLE : L'empereur se confesse à Marc Aurèle. C'est Marc le destinataire de son livre de mémoires.

YOURCENAR : J'ai jeté un pont entre deux intelligences différentes. Marc Aurèle, sans aucun doute le philosophe austère et Hadrien, l'esthète. Je les ai unis. Pour être honnête, je ne pouvais livrer les mémoires d'Hadrien au hasard. Ces paroles devaient fonctionner comme lettres morales pour quelqu'un. Qui de mieux qu'un philosophe, le nouvel empereur ?

JEUNE FILLE : C'est vrai.

YOURCENAR : Quelqu'un qui, avec une discrétion totale, authentifie au milieu de la galerie des visages officiels, un visage en particulier et ses détails. La barbe, le nez crochu, le regard qui ne recule pas. L'amant qui a aimé sans oublier. Quelqu'un qui, faisant avancer l'histoire, n'en perdrait pas l'héritage. Combien de fois les vies se sont interrompues sans éclaircir la forme qu'elles retenaient ?

JEUNE FILLE : Vous l'avez compris. Vous avez vu le moulage de l'homme !

*La femme ramasse une pierre et la caresse.*

YOURCENAR : J'ai enlevé les pierres du terrain : des morceaux de marbres et des briques nues faites encore à la main. Je les ai nettoyés pour enlever leur deuxième univers composé par des insectes et les demeures des insectes. En mettant un terme à leur abandon, je me suis imposé de parler de l'histoire avec de vraies pierres.

JEUNE FILLE : Les ruines...

YOURCENAR : Les ruines dans lesquelles les proportions permettent certainement de deviner le contexte. Tu ralentis ou arrêtes idéalement l'étau du temps. Tu imprimes par ta pensée un sens anti-horaire et tu parcours à nouveau les ébrèchements dans cet arc.

JEUNE FILLE : Qu'est-ce que vous cherchiez précisément dans votre fouille ?

YOURCENAR : Je cherchais en Hadrien les prémises de l'éthique de Marc Aurèle. Dans le début, la suite et dans la suite, l'avant. Je donnais à l'archéologie une structure flexible. J'ai vu les différences, pourtant je plaçais pour un noyau en commun.

JEUNE FILLE : Lequel ?

YOURCENAR : Le refus de la toute-puissance quand la toute-puissance pouvait bouleverser. Un pouvoir rempli de questions, qui connaît l'erreur, certes, mais ignore la vulgarité qui le fait précipiter. Le rend brutal.

JEUNE FILLE : Hadrien et Marc ont eu soin d'eux-mêmes. C'est juste ?

YOURCENAR : Évidemment, le soin de promouvoir leur enseignement, dans toute son importance.

JEUNE FILLE : Que voulez-vous dire ?

YOURCENAR : Je pense au frisson. Si le souffle est court, à la limite de ses propres énergies, un cerveau qui prolonge la résistance du corps rejoint le démon au sens grec. Après le résultat physique de la sueur, c'est aussi la preuve d'un objectif au terminus. Justement respirer le *daimon*, le chuchotement qu'ont tous. C'est difficile à entendre dans le bruit. Le *daimon*, la caractéristique de notre substance. C'est le sixième sens, les viscères qui s'expriment.

JEUNE FILLE : Notre souffle vital ?

YOURCENAR : Ce mariage splendide entre étincellements et cœur. Une discipline. Une sorte d'impératif ardu et catégorique qui intime l'harmonie entre les gestes et la direction des pensées qui les commandent.

JEUNE FILLE : Il y a des écarts.

YOURCENAR : Bien entendu. L'écart entre celui qui a dit, et c'était Marc, et celui qui permettait de dire, Hadrien. Hadrien a aussi parlé, ne te méprends pas sur ce que je dis, il l'a fait avec les œuvres d'architecture qu'il aimait surveiller. Je pense au chef-

d'œuvre qu'est le Panthéon. Hadrien était un artiste qui m'a laissée explorer et réfléchir sur l'esprit des lieux qu'il a voulus comme représentants. Un long mystère. Hadrien m'a tant éclairée, parfois j'y retourne encore.

JEUNE FILLE : Quelle idée voulez-vous donner de lui ?

YOURCENAR : Le buste recomposé, les membres, Borysthène, son cheval. Je voulais le hisser sur un monument équestre qui l'aurait exalté dans sa vaillance autant que celui de Marc. Ce bronze triomphant qui se trouve au Capitole. Marc Aurèle qui a survécu à cause d'un léger malentendu : on croyait que c'était Constantin, un empereur chrétien, que gouvernait une éthique monothéiste. Il a suivi une nouvelle ligne de principes prise en hâte pour chasser les dieux de son passé.

JEUNE FILLE : Qu'aimez-vous du Panthéon ?

YOURCENAR : Le Panthéon est généreux, des cicérones bavards et mal renseignés attribuent le temple à Agrippa, mais Agrippa est seulement le nom d'apparence. La signature de celui qui l'a commencé et qu'Hadrien a repris pour terminer les travaux. C'est un temple à plan central. Une utilisation grecque de tympan et colonnes, hissé au-dessus d'une inclination symétrique ayant un accent romain. Son goût l'amène à vouloir un nouvel espace à l'intérieur : totalement latin. Là, j'ai compris les silences de l'empereur. Son recueillement complet. *En regardant vers le haut.* Hélios Hadrien tandis qu'il rend hommage au soleil.

JEUNE FILLE : Et vos silences, Madame Yourcenar ?

*Elle rit.*

YOURCENAR : Comme le repos de la terre après l'offre des bourgeons.

JEUNE FILLE : Vous êtes un personnage public qui se dérobe.

YOURCENAR : Seulement des traces, pas de preuves. J'en ai donné quelques-unes, j'en ai enlevé beaucoup. Je n'aime pas le tapage des commérages. En écrivant, j'ai moi-même commenté mes écrits. Des pages qui pouvaient être vaniteuses, seulement des confidences ou des confessions, à dire le vrai, une offre de matière intérieure sur laquelle pouvoir discuter. J'ai médité ces mots, tu sais, le premier critique, peu bienveillant, c'était moi.

JEUNE FILLE : Quel est le moment où vous vous êtes rendu compte que vous étiez en train de devenir Marguerite Yourcenar ?

YOURCENAR : Quand j'ai compris ma vie mentale et ses mondes. J'ai bu une gorgée de cognac et j'ai écrit sans faire attention aux touches.

JEUNE FILLE : Comment réussit-on à arriver au roman en passant par la philosophie ?

YOURCENAR : Sans perdre les questions ni les oublier. En cherchant à être exhaustif même dans les plis. Le connu et l'inconnu. Je cherche à les pénétrer démocratiquement. Avec les inventaires de la mémoire, j'isole les choses de notre temps. Je préfère me plonger dans la profondeur de choses plus lointaines, plus constantes. Effectivement, celles qui sont aussi les plus vraies.

JEUNE FILLE : Lesquelles, par exemple ?

YOURCENAR : Je les appellerais les principes universels.

JEUNE FILLE : La voix des entrailles ?

YOURCENAR : Je n'en sais rien. Qu'est-ce que la voix des entrailles ?

JEUNE FILLE : Je veux dire la mémoire du corps qui bat sur la mémoire de l'esprit. Quand les deux s'appellent, la voix qu'elles émettent est la voix des entrailles. Cela peut sembler étrange, mais d'après moi, c'est le moment dans lequel un individu se soude avec son Moi, écoute ses reins. Émet le mot. Le mot le plus authentique, le plus rugissant qu'il est possible d'entendre.

YOURCENAR : Quelle théorie étrange. Elle m'est familière...

JEUNE FILLE : Et les principes universels, Madame Yourcenar ?

YOURCENAR : Ce ne sont que les mêmes questions, peut-être les mêmes réponses. Ne sommes-nous pas, après tout, dans les affectations, tours de paroles, pléonasmes, ne sommes-nous pas ceux qui jouissent, pensent, combattent ? Vieillissent ? Hélas, ceux qui meurent ?

JEUNE FILLE : Rien de plus ?

YOURCENAR : Un regard, chercher qu'il soit limpide, qu'il ne s'abreuve pas des saletés du monde. Laisser facilement aller ce qui nous coule, s'obstiner envers ce qui élève. Avoir l'espoir dans quelque chose qui ne soit pas une illusion, seulement un dessin que les autres ne voient pas et que nous, malgré eux, voyons. Diluer, impliquer et ensuite exprimer.

JEUNE FILLE : De quelle façon ?

YOURCENAR : Prédire un oracle.

JEUNE FILLE : Un oracle ?

YOURCENAR : Les Étrusques sectionnaient les moelles. C'est un oracle imprimé dans la chair, non pas des autres, cette fois. Notre chair vive. Taille et scrute-la comme faisaient les haruspices. Ils

avaient le don de la prévoyance. Parmi les moelles éparpillées se lisent toutes nos promesses.

JEUNE FILLE : Promesses à qui ?

YOURCENAR : À soi-même. Les promesses d'un jeune garçon, d'un adolescent, promesses d'un adulte qui sait appartenir, parce qu'il s'appartient. Il ne perd guère la lumière qui était dans les yeux qui semblaient si grands sur son visage d'enfant. Quand il s'interroge à nouveau, il n'oublie pas ce qui l'a fait grandir. Maintenant, la connaissance plus aimable de son corps et des limites qu'il y a aperçues en a fait le maître, mais si le souvenir des longues expériences vient à manquer, pleines d'inconscience, pour arriver à les comprendre, il n'y a pas d'ego qui soit véritablement un Moi.

JEUNE FILLE : Comment gouverner ce Moi parmi les flots de la vie, les occasions offertes ou refusées ?

YOURCENAR : Ce n'est pas peu de chose. On peut se perdre en perdant sa propre volonté, la négliger pour ainsi dire. En sacrifier une partie chaque jour. Au contraire, l'âme est une plante et les autres sont l'eau !

JEUNE FILLE : Les rencontres ?

YOURCENAR : Oui, les autres, ces étrangers ! Parfois les personnes nous attendrissent par leur innocence. Magnifiques, ils ne connaissent pas la rechute du bien qu'ils nous font. Je me fatigue difficilement, il y a toujours beaucoup à apprendre des personnes. Et puis les choses à apprendre ne sont pas vraiment immenses : seulement des notes, des frémissements, les détails, les sections à mettre ensemble dans des familles de raisonnements. Des conversations. C'est le goût pour un travail constant aussi bien dans l'élan que dans la stagnation.

JEUNE FILLE : Et le temps ?

YOURCENAR : Je suis avec tendresse le mot grec qui traduit : *le temps opportun*.

Le moment exact : *kairós*. Mais c'est une folie que de s'imposer le *kairós* de façon absolue, alors, au besoin, je construis une occasion opportune. Dans le présent d'aujourd'hui, dans celui d'hier, dans celui de demain, je rends propice trois instants dans un ensemble qui leur donne cohérence.

JEUNE FILLE : Et concrètement ?

YOURCENAR : Comme tous, j'improvise, du reste, puisqu'il me plaît de raconter et que là, je suis auteur, dans la vie on ne peut pas le faire. Le précipice des choses qui risquent de se passer à seulement une ligne plus bas sur la page impose une vérité moins banale. Il nous avertit. Nous sommes des personnages dans l'ignorance totale de beaucoup de choses. Alors je me dis, il ne reste que d'apprendre à travers eux, mes propres protagonistes. Je les observe, je les laisse agir, ils se trompent, je les laisse se tromper. Je me limite à entonner leurs histoires, ce sont les mots à travers lesquels je les sens comme amis. Certainement, en les dévoilant, je dévoile quelque chose à moi-même.

JEUNE FILLE : Qu'avez-vous appris à travers vos personnages ?

YOURCENAR : J'ajuste mon image à celle qu'ils m'ouvrent devant moi. Un mûrissement. Tu sais, entrer dans leur fantaisie, voir comment un épisode doit rester crédible et les fait préserver un volume, faire découvrir les sentiers et les haies de ces vies. Au-delà, leurs yeux et leurs visions. La grande aventure humaine faite de lumière, de nuits et de couchers du soleil.

JEUNE FILLE : Vous avez parcouru leurs labyrinthes.

*La grande dame de l'histoire*

YOURCENAR : Bien plus. J'ai senti la chaleur de leurs souffles. L'énigme de leur concentration. Le miracle de leurs pensées.

JEUNE FILLE : Pouvez-vous me raconter ?

YOURCENAR : Avec Zénon, si tu veux, la flambée d'une idée qui semble une hérésie. Maintenir une pensée à contre-courant. Le courage et la mort absolue comme traitement extrême qu'un médecin peut aussi se donner, par choix. Devant lui, les vents de la Contre-Réforme. Les condamnations et les calomnies aux hommes de la pensée.

Avec Hadrien, peut-être, l'étrange folie de construire une ville énorme. Le musée de sa vie, même dans l'impossibilité de l'habiter toute. La force de supporter une hémorragie d'amour. Un empire sans l'empire de son propre cœur.

JEUNE FILLE : La Villa Adriana est un lieu magique.

YOURCENAR : C'est la tente en pierre, plantée par un bédouin qui a beaucoup voyagé. La synthèse de son goût, les formes circulaires. Les rotondes, la courbe du canope. Le pont-levis sur le cercle de l'île formée par la bibliothèque. Les passages utilisés par les serviteurs qui disparaissent. Un système de construction qui se tient, aujourd'hui, sur des briques sans revêtement de marbre. Des dômes qui ont cédé aux ciseaux du temps. Ce sont des trous déchirés dans le ciel. Une poésie du passé qui fut. Les oliviers qui l'entourent sont la joie des oiseaux et des chœurs de grenouilles. J'aime beaucoup la Villa Adriana.

JEUNE FILLE : Moi aussi, je l'aime grâce à vous.

YOURCENAR : L'enseignement est une combustion étrange. Une sorte de nourriture qui passe de main en main.

*Des bougies s'allument dans le noir.*

JEUNE FILLE : De quoi vous êtes-vous nourrie, si vous me permettez cette question ?

YOURCENAR : Je crois, avant tout, de la lecture. Ensuite de la démolition des préjugés, pour terminer, du voyage.

JEUNE FILLE : Vous aimez beaucoup voyager.

YOURCENAR : Parfois j'ai parlé, faisant allusion à Socrate, de la *prison*, l'urgence de *faire le tour de la prison*. Je me cherchais comme témoin. L'épaisseur des rues équivaut rarement à une inégalité. Nous différons en raison de la forme de nos yeux ou de notre physionomie en général, ou parce que les traditions nous poussent vers des rituels différents. Le désastre de Babel a brisé notre cadre linguistique en mille morceaux, mais je suis encore convaincue : une harmonie égale, où que ce soit, a des conquêtes égales. Je cherchais à travers le monde de belles âmes pour jouir de leur compagnie. Je suis restée surprise aussi bien des gestes qu'elles faisaient que de leurs pensées.

JEUNE FILLE : Pourtant il y a des empêchements, des murs devant nous, qui, parfois, nous bloquent là où nous sommes.

YOURCENAR : Chacun a ses murs, n'en doute pas. Les murs ont le seul sens d'être revus, unis et multipliés.

JEUNE FILLE : Je ne comprends pas.

YOURCENAR : Le véritable objectif d'un mur est d'être une paroi. Exactement une somme de parois. Devenir un espace sur lequel pendre des tableaux, des étagères, donner expression à une propre intimité. Si possible, non pas avec des objets confus, mais ceux qui ont de l'importance. En partant de là, commencer à observer les feuilles qui tombent uniquement pour repousser.

JEUNE FILLE : Vous êtes une personne spirituelle. J'aurais une question à poser. Mais je sens qu'elle est indiscreète.

YOURCENAR : Essaie.

JEUNE FILLE : Il vous arrive de prier ?

YOURCENAR : Nous devrions peut-être et d'abord nous entendre sur la définition de la prière. Les formules ne me conviennent pas toujours. La religion, pour moi, ne se place guère dans une seule idée. J'aime les synergies, la spiritualité qui ne s'arroge pas toute la raison, mais tend la main aux autres croyances, consciente du fait que, bien que chacune ait une pièce de monnaie à proposer, leur valeur reste inconnue.

Je ne sais pas si je suis dans ma vie intérieure quand je cherche l'esprit avec un esprit omnivore. J'ai médité, tant de moments, ma joie intérieure. Ça oui.

JEUNE FILLE : Je comprends.

YOURCENAR : Parfois boire l'eau et se désaltérer avec cette transparence est une prière. Ou bien éparpiller des semences sur le gazon, attendre et sentir le vol plané des moineaux, moi je le considère comme une prière. Faire le pain, en respectant l'humidité de la journée, se nourrir d'une céréale primaire sans aller jusqu'au sacrifice d'un animal, c'est une prière. Ou bien, pour dire, risquer de tomber contre la gifle du vent. Défier son tranchant et se consumer les yeux en écoutant les appels des phoques, ce genre de choses et d'autres encore, me semblent une forme de prière.

JEUNE FILLE : Et écrire ?

YOURCENAR : Aussi, de temps en temps.

JEUNE FILLE : Comment cela ?

YOURCENAR : Cela veut dire se perdre pour se rencontrer de nouveau à un certain point. Créer, dans le dilemme des sens, des combinaisons, une mélodie. Cela veut dire nourrir le désespoir épuré par un examen sans pitié.

JEUNE FILLE : Pourquoi le désespoir ?

YOURCENAR : Donner de la solidité à une langue exige des égards. Même un brouillon abandonné à la moitié peut beaucoup apprendre.

JEUNE FILLE : On peut lire la méthode dans un brouillon ?

YOURCENAR : Non. Peut-être bien qu'il nous enseigne notre précarité !

JEUNE FILLE : C'est vrai.

YOURCENAR : Les croquis foudroient comme certains rêves la nuit. Là, on a des révélations sur la grand-route de notre vie.

JEUNE FILLE: Un brouillon fait voir l'intention avant qu'elle ne devienne acte !

YOURCENAR : Pas seulement. Parfois, ce dernier concentre une énergie plus saine que celle du résultat final. Comme le rêve qui nous trouble au réveil nous laissant une trace de sa foudre. Entre l'idée et la secousse de l'idée, il vaut la peine de faire un bilan de l'action. Je crois qu'il n'y a rien de pire que le remords après un renoncement.

JEUNE FILLE : Vous n'avez pas dû réaliser tous les projets que vous avez eus !

*La grande dame de l'histoire*

YOURCENAR : Bonne observation. Non, tout n'est pas devenu un livre ou son occasion. Seulement ce qui, s'il ne devenait pas de l'écriture, aurait rendu ridicule, du début à la fin, mon projet de vie.

JEUNE FILLE : Vous parcourez les distances comme si vous aviez toujours du temps en réserve.

YOURCENAR : La jeunesse aime la vitesse, l'excès. Je ne sens pas le mythe de la hâte, ce doit être ma nature flamande et mon goût pour le détail dans les détails qui suggèrent une pause infinie de l'attention.

JEUNE FILLE : Vous allez bien loin.

YOURCENAR : Je ne saurais dire. Mon désir a été de vivre les yeux ouverts.

JEUNE FILLE : Vous avez aussi raconté plus que des histoires individuelles, le parcours de la vie et ses mouvements.

YOURCENAR : J'aime les pensées. Les faits individuels me rendent curieuse si j'arrive à les reconduire à une plus ample interrogation, je voudrais les rattacher aux conséquences qu'ils auront.

JEUNE FILLE : De cette façon, vous conservez une attention esthétique précise.

YOURCENAR : Je cherche une échelle de mesure pour rendre le langage qui traduit la pensée naturel et conforme.

JEUNE FILLE : Rien de plus difficile.

YOURCENAR : Je me voudrais honnête ; j'espère que mon travail parle aussi de cela. De toutes manières, je porte l'affliction de Flaubert, son doute qu'au milieu de tant de versions, à la fin, un

écrivain ne fait qu'écrire un seul livre. Une longue habitude créative. Serait-ce vrai ?

JEUNE FILLE : Vos conquêtes ne s'arrêtent guère à un livre.

YOURCENAR : Que ce soit avant ou après, il arrive à tous de rendre compte de ses propres conquêtes et pour cette raison je me suis poussée à désirer le calme, à préférer l'instant où on est en retard pour regarder en arrière, au lieu de regarder continuellement en avant.

Je savais que le temps était un bien qu'il fallait transformer en mots, mais j'ai aussi voulu que la langue que j'avais en moi se détende. La fantaisie s'amuse dans la distraction. Un jardinier m'a fait remarquer que les plantes s'habillent de couleurs seulement en automne, une poésie est née... Tout sert, si l'on cherche dans tout cela une direction.

JEUNE FILLE : Ça peut être un fardeau très lourd ce genre de vie !

YOURCENAR : L'artiste supporte le châtement d'une lutte qui ronge l'os de ses pensées, il n'est pas donné que la forme triomphe. Le chant, quand il se libère finalement, quand il se fait art, se tait sur son passé de douleur.

JEUNE FILLE : Comment avez-vous vécu la douleur ?

YOURCENAR : Comme un rite de passage, un seuil, une initiation contre l'affront qui te prive de quelqu'un ou de quelque chose. C'est un parcours en sens contraire duquel remonter, un bon entraînement pour le physique et le cerveau.

JEUNE FILLE : Quelle résistance peut-on opposer au vide ?

*La grande dame de l'histoire*

YOURCENAR : Les coquillages nous l'enseignent, le vide qu'ils contiennent fait écouter partout la voix de la mer d'où ils proviennent.

*Le bruit de vagues qui déferlent.*

JEUNE FILLE : Croire que le vide soit positif est oriental !

YOURCENAR : Le vide est le premier élément duquel l'air prend sa forme. Le vide est l'espace blanc qui donne l'alternance au noir des lettres, dans le vide le souffle résonne et avec lui, la monnaie du silence qui vaut deux fois la monnaie de la parole.

*La jeune fille s'affaisse et prend son visage entre ses mains. Elle se relève et tourne en rond avec une exhortation dans sa gorge.*

JEUNE FILLE : Que personne n'allume la lumière. N'intervenez pas. Je veux arrêter cet instant, le respirer de la même façon demain et après demain.

YOURCENAR : Libère ta main de ma main qui te guide, grimpe de quelques pieds au-dessus du sol, observe les distances s'estomper. Traduis les formes du paysage que tu vois avec le paysage qui t'habite. Commence avec une vue qui dit seulement ce que tu sais comprendre et rendre avec ton signe. Les astuces sont devant tes yeux : essaie de les interroger.

JEUNE FILLE : Je n'en suis pas capable.

YOURCENAR : Je n'en suis pas capable est l'hymne de celui qui a un peu d'espoir de réussir, la suffisance est uniquement amie des hommes brefs, pleins de paroles qu'ils ne savent pas réaliser. Je te souris. Tu as vu mon cœur, je vois le tien.

*Elle ébauche un salut.*

*La jeune fille bouge son corps comme si elle le percevait pour la première fois. La femme s'éloigne.*

JEUNE FILLE : Le vide récite la capacité d'un vase. Je l'aurais brisé pour le geste antique de t'en laisser une partie. Une tesselle d'argile sur laquelle griffer la promesse d'une hospitalité future. Maintenant, comment étudier la poésie du vide sinon en le créant ?

*La jeune fille fait les pas d'une danse personnelle.*

## ACTE II

*Une peinture, une femme et son chevalet.*

YOURCENAR : La magie de la couleur est renfermée dans chaque couche de la toile. Les changements d'avis se taisent. Les personnes qui sont apparues aux marges d'un bois se taisent, parce qu'après que l'huile a séché elles peuvent être réabsorbées par le fond, si c'est le peintre qui en décide. Comme, soudainement, l'écorce est envahie par la mousse jusqu'aux pores de sa peau. Parfois, au contraire, un frémissement de la brosse annule une présence. Reporte tout un discours de paysage à une référence humaine.

JEUNE FILLE : J'avais peur de ne plus vous revoir ! *Heureuse, elle accourt en haletant.*

YOURCENAR : D'habitude une confrontation s'évanouit en atteignant son embouchure.

JEUNE FILLE : Il y a encore beaucoup de choses à dire.

YOURCENAR : Les indices derrière les paroles.

JEUNE FILLE : Êtes-vous préoccupée pour l'homme, Madame Yourcenar ?

YOURCENAR : Je sens l'hiver. L'hiver de l'esprit.

JEUNE FILLE : Dans quel sens ?

YOURCENAR : Cette marche solennelle du rien ou du peu, la préoccupation pour la consommation, sa duperie. Ce qui rend homme un homme c'est de parcourir les sentiers du savoir. Percevoir qu'il est l'appendice d'une communauté à laquelle il doit l'hommage de la connaissance. Cela veut dire philosopher. Je n'ai pas l'intention de changer l'histoire de la pensée, mais plutôt de regarder les choses connues par tous avec un regard spécial. Un talent.

JEUNE FILLE : D'après vous, est-ce qu'il y a trop de confiance dans la science et la technique ?

YOURCENAR : Je ne sais pas. Il y en a peu dans la philosophie. Dans l'amour pour le raisonnement.

JEUNE FILLE : C'est difficile de construire un nouveau savoir avec tout notre passé !

YOURCENAR : Tu te trompes. Si l'histoire était posée comme un problème, pas comme une foule de dates avec des statistiques au service du discours. Si les espaces obscurs étaient évalués, plutôt que les certitudes qu'ont les anthologies et les manuels. Si on retournait aux sources ! À bénir le risque d'un parcours qui laisse, c'est vrai, une zone d'ignorance, mais aussi le ver d'une opinion, alors l'esprit aurait un espoir. Au contraire, la tranquillité d'un panorama complet plaît tellement que, en disant le monde entier, il le traduit en fétiche. Une carte postale.

JEUNE FILLE : Vous invitez à découvrir la leçon de l'humanisme ?

YOURCENAR : Il y a eu un temps audacieux où on croyait que l'homme était au centre du monde, auteur de lui-même comme un

sculpteur. On croyait que ce même homme possédait la liberté. La liberté qui te permet de dégénérer dans des choses brutales et basses, ou bien de te régénérer dans des choses élevées et divines. C'était la leçon d'un philosophe italien, Pic de la Mirandole, qui discutait de la dignité de l'homme.

JEUNE FILLE : Pensez-vous que cette leçon n'est plus crédible ?

YOURCENAR : Je pense que l'hymne de l'ouvrier devrait devenir l'hymne de l'artisan.

JEUNE FILLE : Vous êtes un artiste, quelle est la leçon de l'artisan ?

YOURCENAR : Un artisan doit connaître les variables, il leur fait face et avec l'expérience, il les résout. Il sait faire tant de métiers, même si on ne lui en reconnaît qu'un. Prenons un exemple : s'il travaille avec le bois, il est menuisier à travers le coup d'œil avec lequel il évalue la qualité d'une planche, il est peintre quand il applique des cires, des colles, des vernis. Il est historien du meuble s'il laisse dans son travail la trace qu'il a cultivée en se documentant sur les styles. Enfin, il sait mettre sur le marché le prix de sa compétence.

JEUNE FILLE : Comment s'applique ce paradigme ?

YOURCENAR : En redécouvrant à travers le détail la vue d'ensemble.

JEUNE FILLE : Un certain éclectisme ?

YOURCENAR : Une personnalité, le caractère, une signature intérieure.

JEUNE FILLE : Il faudrait étudier et concrétiser, il y a tant de routes à prendre !

*La grande dame de l'histoire*

YOURCENAR : Seul l'expert reconnaît la beauté là où celle-ci n'est pas évidente.

JEUNE FILLE : Comment ?

YOURCENAR : Une belle âme regarde plus loin. Elle cherche la pensée aimable, non pas celle qui est féroce et brandie comme une épée, elle s'engage à apprendre jour après jour.

Une belle âme croit et toute sa vie parle des idées de notre culture, elle cherche son sang dans le sang de Galilée, de Michel-Ange, dans le sang de Shakespeare. Une belle âme regarde la réalité, mais s'enchante vraiment quand elle observe la beauté de ses rêves. Elle peut se permettre de ne pas laisser d'héritage dans la grande histoire mais elle aura réchauffé qui l'a connue.

JEUNE FILLE : L'indifférence davantage est à la mode, Madame Yourcenar.

YOURCENAR : L'intellectuel devine la forme de son temps non pas grâce à ce qui se sait, mais à ce que ce temps dans lequel il est plongé ne sait pas qu'il veut.

JEUNE FILLE : Il faut une grande inspiration.

YOURCENAR : Je ne saurais le dire, peut-être un genre de mysticisme. Un mysticisme qui emmène dans le désert, à la mer, à grimper sur une montagne, bien qu'enfermé dans sa propre chambre. À être transi de froid à cause de la neige dans la chaleur torride d'août, à se transformer en cobaye pour chercher la formule de la parole dans l'épaisseur de l'individu. Ne pas se calmer, ne pas se taire, ne pas éviter.

JEUNE FILLE : Votre idée est une idée épique.

YOURCENAR : Le héros pour moi, c'est un homme qui tremble de peur, et donc continue. Il a la terreur d'aimer, donc il aime. C'est un homme qui a le courage de contredire sa fragilité.

JEUNE FILLE : Merci.

*La femme boit dans un bol.*

YOURCENAR : Le seul geste de Socrate, le seul que nous puissions tous dire avoir vu, m'a instruit. Le poison c'est la superstition, l'ignorance.

JEUNE FILLE : Il y a de moins en moins de confiance dans les jeunes générations.

YOURCENAR : Probablement parce que le doigt levé pour réprimander prévaut, tandis que s'abaisse la leçon de chacun à partir de l'exemple ; annuler les effets de l'éducation est souvent l'effet d'un témoignage erroné.

JEUNE FILLE : Éduquer ?

YOURCENAR : C'est difficile parce que cela présuppose de ne jamais renoncer à s'éduquer. Je regarde un jeune et j'ai quelques mètres de plus en expérience, je parle avec lui comme je parle avec toi, je ne mets pas une hiérarchie entre nous. Je le considère capable de penser, ma confiance créera le respect, la considération lui donnera l'enthousiasme de me précéder.

JEUNE FILLE : Je comprends.

YOURCENAR : À quoi sert une vie vouée aux réponses s'il n'y a personne pour poser les questions ?

*Elles rient ensemble.*

JEUNE FILLE : Les livres aussi n'ont pas de vie s'il manque un lecteur.

YOURCENAR : Je préfère penser que les livres manquent eux aussi s'ils n'ont pas de valeur.

JEUNE FILLE : Quel est le point de départ pour écrire un livre ?

YOURCENAR : Aucun point précis. Parfois un livre se trouve derrière la force d'une phrase, un livre peut être la solution qui unit les voies infinies et les voies interrompues. Les portes fermées. C'est un exercice, comme un autre, pour soumettre son propre esprit à une discipline.

JEUNE FILLE : Quand est-ce que ce parcours peut être commencé ?

YOURCENAR : Quand chaque orgueil exalté est mis de côté. Quand écrire devient se vouer à une religion du langage. On ne le fait pas que pour soi-même. Seulement s'il est authentique, notre Moi peut rejoindre, quelque part, le Moi d'un public.

JEUNE FILLE : Vous aimez beaucoup votre don.

YOURCENAR : La sensibilité me rend responsable. Avec elle, je peux m'acharner sur l'autre, au centre, là où le mal est le plus mal. Le don que j'ai ne sert pas à ça. Une personne sensible doit être mille fois plus prudente envers ceux qui l'entourent, parce qu'elle les comprend, justement, mieux. Les prévoit, parfois. Et si c'est elle la victime d'une grossièreté, elle ne devrait pas répondre avec la même lâcheté.

JEUNE FILLE : On ne peut pas plaire à tous.

YOURCENAR : On commence à se sentir bien avec les autres en se plaisant à soi-même. Et on ne peut pas plaire à tous ; au contraire, ce serait terriblement ennuyeux.

JEUNE FILLE : Elle est étrange votre révolution faite surtout de courtoisie.

YOURCENAR : Il n'y a aucune sainteté dans ma vie. J'ai dit ce que j'ai pu. La clarté de la lune... Le soleil a brûlé ma peau blanche du

nord. Tout est là. Ça a été l'enquête sur le niveau de lumière que je pouvais contenir. Un reflet de vêtement humain tellement faible.

JEUNE FILLE : Ce n'est pas peu.

YOURCENAR : Chacun a les mondes qui servent à sa vie intérieure.

JEUNE FILLE : L'hiver, ces temps-ci, est très rigoureux, n'est-ce pas Madame Yourcenar ?

YOURCENAR : C'est le moment.

JEUNE FILLE : Que voulez-vous dire ?

YOURCENAR : Le moment de transférer le besoin dans le sein de l'homme. L'homme est communautaire et social. L'homme est aussi calomniateur et arriviste. Quand un homme est un père, il pense un peu outre son égoïsme. Les femmes le savent depuis longtemps. Nous sommes trop éphémères pour ne pas exercer une responsabilité sur ce que nous laisserons. Si notre credo est uniquement l'argent, nous serons les plus pauvres du monde.

JEUNE FILLE : Il y en a tant qui pensent que la culture est nocive ou du moins superflue.

YOURCENAR : Quand quelqu'un assiste à l'idée de Dieu, il trébuche, malgré lui, sur la parole qu'il essaie d'expliquer. La forme et le sens des mots sont une partie organique de nous-mêmes. Quand on assiste à l'hypnose de la consommation, l'on voit la sémantique sublimée par un objet. Je dis seulement que nous ne sommes pas Dieu, ni matière inerte. Nous avons connaissance. Je pense qu'en ne renonçant pas à la complexité, nous arriverons, peut-être, aux solutions élémentaires.

JEUNE FILLE : Par exemple ?

*La grande dame de l'histoire*

YOURCENAR : Moins d'interludes à notre stupeur. Admirer sans avoir besoin d'une photo. Penser même sans papier.

JEUNE FILLE : Il y a un fort désir de documenter sa propre vie.

YOURCENAR : Dans ma tête je peux créer un théâtre de souvenirs. La mémoire est la boussole qui nourrit la suggestion des comparaisons, les dilemmes. Mais si, en partant d'une histoire individuelle, je ne sens aucun intérêt à comprendre... tout se recouvre de poussière. Ma présence en ce moment, dans ce lieu, est complètement vide de sens.

JEUNE FILLE : Mais notre cerveau peut, dans certains moments, offusquer la vérité des choses.

YOURCENAR : Ça n'a pas d'importance si les contours se perdent, le sens persiste en nous. Je comprends que je suis archaïque, surtout parce que je stimule en moi le regard du premier homme, qui n'avait pas une encyclopédie à laquelle demander des explications. En jouant avec une pierre, il pouvait seulement constater que, malgré les grands efforts qu'il faisait pour la lancer vers le haut, la pierre retombait toujours par terre. Les hypothèses de Sénèque sont les mêmes que celles de Newton. Tu sais, parfois il me semblait que l'art mettait en échec la science.

JEUNE FILLE : On a beaucoup investi sur la raison.

YOURCENAR : Je te corrige. On a beaucoup investi dans les lois de la raison ; une loi a ses limites. Elle ne laisse pas beaucoup de place pour en négocier d'autres. Souvent, elle contient dans sa formule le début et la fin d'un discours. Le raisonnement me fascine bien plus, l'intuition le dirige et l'intuition est ouverte. Elle est réversible. Tu peux la négocier. Elle stimule une participation et des doutes qui donneront du travail aux intelligences qui viendront.

JEUNE FILLE : L'individualisme est très fort Madame Yourcenar.

YOURCENAR : Désormais, la branche de l'individualisme est sèche. Un regard tout seul ne peut suffire. À mon avis, il perd tôt ou tard son sens de l'orientation. On doit se demander : si l'on attend le printemps, il faut recommencer par un sourire.

Le sourire qui fait naître une autre respiration et rouvre les yeux devant une fleur des champs, née sans prétentions ; celui qui a ce sourire-là aura une vie dense, amoureuse, sera épris de la dignité que les petites choses renferment. C'est celui qui, en cherchant le contact avec les connaissances mineures, aura une science à offrir.

JEUNE FILLE : Regarder les petites choses ?

YOURCENAR : Les découvertes, les plus éclatantes dans l'histoire de l'homme, sont nées de cette façon.

JEUNE FILLE : Vous avez donc de l'espoir !

YOURCENAR : Il y a toujours de l'espoir si vous défendez l'espoir du cœur.

### ACTE III

*On entend un passage rock de Bob Dylan.*

JEUNE FILLE : Vous me surprenez constamment. Vous pourriez très bien vous trouver parmi les colonnes du Pécile, dans le couloir des philosophes. Ou bien à discuter aimablement dans l'Athènes de Périclès. Mais vous êtes aussi tellement moderne, vous avez une passion pour Bob Dylan, par exemple. Qui l'aurait dit ?

YOURCENAR : Je me passionne pour ce qui confirme l'idée d'un esprit poétique en nous.

JEUNE FILLE : Vous-même avez écrit des poésies. Certaines semblent japonaises.

YOURCENAR : Je ne sais même pas si ce sont des poésies !

*La grande dame de l'histoire*

JEUNE FILLE : Je me souviens d'une. *Le vol / triangulaire / des cygnes.*

YOURCENAR : Je le trouve curieux.

JEUNE FILLE : Je le pense moi aussi.

YOURCENAR : Laisse-moi me reposer un peu. Raconte-moi, à ton tour, une histoire.

*Elle s'allonge et ferme les yeux.*

JEUNE FILLE : J'ai rêvé un jour de rencontrer une personne ; les contrariétés du temps avaient empêché une rencontre réelle. Tout ce que je savais d'elle était un événement, un aimant. Des points à réunir. Nous aurions parlé deux langues différentes. Je ne sais pas si son italien qu'elle comprenait tout juste et mon français mal assuré auraient secouru la grande structure d'un long regard, qui sait te dessécher.

YOURCENAR : Elle t'a desséchée ?

JEUNE FILLE : Non. Elle m'a seulement enseigné ce qui servait.

YOURCENAR : Et puis ?

JEUNE FILLE : Je l'ai cherchée sans plus feuilleter ses livres. Je l'ai cherchée dans l'hypothèse de sa bibliothèque. J'ai parcouru tant de chemins, en harcelant aussi les gens bien informés comme une mouche sur leur nez. Si je visitais certains lieux en pèlerinage, je voulais ses pas ou la ligne de son attention. Je l'ai cherchée dans le français clair d'un enfant. Ensuite je l'ai cherchée dans ma vie intérieure.

YOURCENAR : Tu l'as trouvée ?

JEUNE FILLE : J'ai pris ma misère, une misère d'argile. Je l'ai faite et défaite.

YOURCENAR : Qu'est-ce qui a prévalu ?

JEUNE FILLE : L'idée que j'avais d'elle.

YOURCENAR : Pourquoi est-ce que tu devais parler d'elle avec elle et non pas de tes idées ?

JEUNE FILLE : Parce que je ne savais plus où finissaient les siennes et où commençaient les miennes.

YOURCENAR : On pourrait t'accuser d'être faible.

JEUNE FILLE : Si être faible veut dire prolonger d'un pas le chemin pris par un autre, j'accepte.

YOURCENAR : Quelque chose de ce genre m'est arrivé avec un auteur japonais, Murasaki Shikibu.

JEUNE FILLE : Vous avez écrit le final de l'Histoire de Genji, Madame Yourcenar, le prince resplendissant et ses séductions extraordinaires.

YOURCENAR : Le roman de Murasaki, un chef d'œuvre du XI<sup>e</sup> siècle, manquait d'un final.

JEUNE FILLE : Écrire le final après neuf siècles, c'est de l'amour.

YOURCENAR : En effet, beaucoup de choses étranges se font par amour.

JEUNE FILLE : L'amour...

YOURCENAR : L'amour est un grand paradoxe. Il fait de nous des enfants, pourtant il a besoin d'un courage gigantesque.

*La grande dame de l'histoire*

JEUNE FILLE : Dans l'amour les choses vont vers le haut et sont aériennes.

YOURCENAR : L'amour est aussi une habitude. L'habitude à l'accord, au sacrifice. À l'honneur d'une compagnie ou au déshonneur qui le mortifie, quand on déverse sur l'autre une mauvaise humeur nerveuse. L'amour c'est pardonner et être pardonné continuellement.

JEUNE FILLE : C'est une attente ?

YOURCENAR : L'amour c'est un cadeau. Il s'agit de le vivre étonnés, dans la stupeur qu'il nous soit prodigué et aussi dans la stupeur qu'il ne nous ait pas été enlevé plus tôt.

JEUNE FILLE : C'est vrai.

YOURCENAR : Comment continue l'histoire de ton amour ?

JEUNE FILLE : C'est un amour intellectuel. La légende de son élégance m'a rendue un peu plus élégante.

YOURCENAR : Quelle élégance peut avoir un fantôme ?

JEUNE FILLE : Si je regarde les pauses, la présence ou l'absence d'un adjectif. La rengaine d'une répétition faite pour rendre un discours plus clair. Le lexique. L'utilisation des synonymes aussi. Les occasions qui se répètent. Bref, si j'interroge ce qui peut uniquement sembler de la grammaire aride, je remonte, au contraire, dans la grammaire de son génie.

YOURCENAR : Es-tu sûre qu'elle avait du génie ?

JEUNE FILLE : Je suis sûre que si elle était là, elle en rirait.

YOURCENAR : Les livres mentent, ne le sais-tu pas ?

JEUNE FILLE : Le mensonge de certains livres est celui que je préfère. Parce que si les livres mentent, mon interprétation ment plus qu'eux. Les livres respirent, il y en a certains qui me coupent vraiment le souffle.

YOURCENAR : Pourquoi est-ce que tu continues à me relire ?

JEUNE FILLE : Maintenant je peux arrêter de le faire.

YOURCENAR : Qu'est-il arrivé ?

JEUNE FILLE : J'ai vu votre visage.

YOURCENAR : Bien. Cela a servi à quoi ?

JEUNE FILLE : À voir le mien sans que le miroir soit embué par la vapeur d'une haleine.

YOURCENAR : Ne reprends pas mes mots.

JEUNE FILLE : D'accord.

YOURCENAR : Que feras-tu maintenant ?

JEUNE FILLE : Je transformerai un mur en paroi.

YOURCENAR : Et puis ?

JEUNE FILLE : Je serai disciple. Je graverai, avec l'expertise d'un artisan, le sens du beau qui est né en contemplant vos accomplissements.

YOURCENAR : Cherche tes propres accomplissements. J'insiste.

JEUNE FILLE : Ayez soin de vous, Madame Yourcenar.

*La grande dame de l'histoire*

YOURCENAR : À qui sait quand et qui sait où.

JEUNE FILLE : À qui sait quand et qui sait où.

Traduit de l'italien par Michèle L. SBATH

*Claudia Erao est le nom littéraire de Claudia Maga. Née à Broni, (Pavie), Italie, en 1977, Claudia Erao a suivi des études éclectiques : enseignement supérieur à l'Art College G. M. Colombini de Piacenza. L'an dernier, au cours d'une étude de la figure féminine, elle a approfondi la question de la peinture « Portrait de femme » par Gustav Klimt, où elle démontre que le tableau de Gustav Klimt de Piacenza est la modification d'un tableau antérieur que l'on croyait disparu. Cette découverte artistique lui donne une valeur nationale et internationale. À partir de l'âge de 19 ans elle commence à lire Marguerite Yourcenar. Elle a étudié la sculpture en marbre dans un studio de Pietrasanta, Lucca, et connaît le sculpteur japonais Ztuche Takeschi.*

*Après ses études secondaires Claudia Erao poursuit à l'Université de Pavie. Elle en sort en 2005 diplômée de Lettres Modernes. Voyages en Grèce, en Libye et en Angleterre. Elle suit deux cours de spécialisation en 2007-2009 pour l'enseignement. Voyage au Vietnam, commence le livre L'acqua dei diamanti. En 2011, fait un long voyage aux États-Unis, visite Petite Plaisance. Membre du Centro internazionale Antinoo per l'arte - Marguerite Yourcenar de Rome, dirigé par Laura Monachesi . En 2013, elle a publié son premier livre : L'acqua dei diamanti, Roma Fontana di Trevi, Editore.*

